

# PAGE DES ENFANTS

le père Fouré, dont il aimait l'esprit naïf et les reparties originales.

Le cabaret du bonhomme, placé sur la route de Rocquencourt, était situé à vingt pas de la maison du célèbre peintre :

“ Pour lors, Monsieur Géricault, dit le maréchal ferrant en bourrant sa pipe, j'ai quelque chose à vous demander.

— Parlez, père Fouré ; qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

— Combien me prendriez-vous pour repeindre mon enseigne ? ”

A cette question l'artiste eut un bon sourire, et, clignant légèrement les yeux :

“ Ne vous tourmentez pas, nous arrangerons cette affaire-là entre deux verres de vin de Marly.

— C'est que, voyez-vous, il y a bien longtemps qu'elle sert. C'est Masselin, le peintre d'enseignes de Versailles, qui l'a faite. Un jour—il y a quelque chose comme soixante ans de ça—il entre ici d'un air exténué et me dit : “ Vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau ? ” Un verre d'eau ! Monsieur Géricault, vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai pas eu le courage de lui verser de cette boisson-là ; j'avais du vin dans ma cave, j'allai lui en chercher une bouteille. “ Bah ! que je me dis, je n'en serai pas plus pauvre. ” Tout en se désaltérant, il me raconte qu'il peint des *petites machines* sur les devantures de boutiques, mais qu'il n'a pas d'ouvrage et qu'il est dans une misère noire.

“ Je n'étais pas riche à cette époque. Mon père était mort depuis quinze mois. Ma mère, à moitié paralysée, avait quasiment un pied dans la tombe ; à nous deux, nous tenions le cabaret que voici, et, dame ! les affaires ne prospéraient guère ! On vivait, mais en se privant tout le long de l'année.

“ Pour augmenter nos ressources, je ferais les chevaux. Mais voilà !... les cavaliers qui passaient en galopant devant ma maison ne savaient pas

qu'elle abritait un maréchal ferrant ; il me fallait absolument une enseigne. faut que je vous paie ; voyons... ça vaut bien deux napoléons ?

“ Je dis à Masselin : “ Combien que ça me coûterait pour peindre un cheval qui lève le pied pendant qu'on lui enfonce des clous dans son sabot ? ” Il

me répond : “ Ce que vous voudrez. ” C'était sa manière de me remercier de ma bouteille de vin, à ce garçon ! Vous comprenez, Monsieur Géricault ? Eh bien, en trois heures il me bâcla une enseigne un peu soignée, je vous assure ; le soleil et la pluie l'ont bien détériorée, mais pendant cinquante ans elle m'en a attiré du travail !

— Et combien avez-vous donné à Masselin pour cette besogne exécutée si rapidement ?

— Tout ce que je possédais, c'est-à-dire deux écus de six francs que je gardais comme une relique, histoire d'avoir quelques sous de côté ; ma parole, ça valait bien ça !

— Père Fouré, je ne vous prendrai pas plus cher que Masselin ; j'ai justement là ma boîte de couleurs ; je vais commencer tout de suite.

— Attendez, je vais appeler mon petit-fils pour qu'il décroche l'enseigne.

— Non, non, je peindrai sur ce volet, celui de la fenêtre du rez-de-chaussée.

— C'est une idée.

— Le soir vous le fermerez ; de cette façon la peinture sera protégée pendant la nuit de la pluie et de la poussière.

— Monsieur Géricault, c'est moi qui poserai ; vous allez me *tirer* comme je suis là, en costume de travail et tenant le pied d'un cheval ; mon rêve, depuis trente ans, est d'être représenté dans cette posture.

— Entendu ! ”

L'artiste ouvrit sa boîte, prépara sa palette et jeta les premières touches sur le panneau de bois.

En trois séances, le tableau (car c'en était un véritable) fut terminé.

“ Ah ? Monsieur Géricault, dit le père Fouré en se frottant les mains, c'est tout de même joliment bien ! Et maintenant, ce n'est pas le tout, il

Le célèbre peintre sourit, et, tout en rangeant ses pinceaux :

“ Est-ce mieux que Masselin ?

— C'est bien plus grand, et vous avez usé plus de couleurs ; aussi je ne marchanderai pas : faites votre prix.

— Eh bien, père Fouré, laissez-moi vous l'offrir ; seulement, c'est à une condition : je désire qu'après vous, il revienne à Suzette. ”

“ Qui sait ? dit à part lui, le jeune homme : dans vingt ans ce morceau aura peut-être de la valeur et pourra procurer une dot à la jeune fille ! ”

“ Ah ! c'est facile, je le lui léguerai par testament. Entends-tu, fillette ? Remercie Monsieur Géricault ! ”

Suzette sourit sans comprendre, la chère petite, mais elle entoura de ses petits bras le cou du peintre, et l'embrassa comme embrassent les enfants, en y mettant tout son cœur.

Treize ans plus tard, en 1824, Géricault mourait d'une chute de cheval, et le père Fouré s'éteignait à l'âge de quatre-vingt-onze ans comme une lampe qui manque d'huile.

Deux jours après la mort de son grand-père, Suzette, en grand deuil, vit entrer dans le cabaret un homme au visage énigmatique qui lui dit :

“ *Il paraît* que c'est à vous ce volet sur lequel est peint un cheval qu'on ferre ; voulez-vous me le vendre ? ”

— Mais c'est le portrait de mon grand-père !

— Je vous en donnerai un bon prix... Tenez, je serai rond en affaire, voici deux mi... quinze cents francs ; est-ce dit ? ”

Suzette hésitait, mais l'argent était si rare qu'elle fit un petit signe de tête. Alors le brocanteur, sans lui laisser le temps de la réflexion, lui glissa dans la main un billet de mille et un de cinq cents francs, puis, décrochant le volet, il le plaça sur son dos et partit précipitamment comme un voleur qui emporte un trésor.

Grâce à cet argent, Suzette put s'établir convenablement, mais, fort heureusement pour elle, elle ignora toujours que l'enseigne passa des mains du brocanteur dans celles d'un riche collectionneur, qui la paya 25,000 francs.